



Parler d'un film, être parlé par un film

Le cinéma, et plus généralement les différents champs artistiques, sont des moulinettes dans lesquelles passe et repasse le réel, se présentant sous de multiples déclinaisons, des plus réalistes (ou signifiées comme telles) aux plus extravagante. Des dynamiques façonnent la construction d'un film et traversent autant les multiples responsables de la fabrication, que le produit fini (producteur, scénariste, metteur en scène, acteurs, actrices, techniciens...). Un film fantastique, ayant vocation à propulser le spectateur dans des mondes imaginaires, peut nous parler du réel de façon éclairante, des romances à l'eau de rose posséder des portées philosophiquement certaines, ou encore des films revendiqués comme engagés peuvent ne pas être au clair quant à l'engagement en question et/ou escamoter que tout scénario est, de fait, engagé. Autant d'éléments qu'une critique doit tenter d'explorer : lire un film, c'est poser un regard, fondamentalement non neutre, adopter un angle objectif bien que partiel et partial, analyser l'œuvre pour en identifier les logiques.



Possiblement à l'insu des intervenants, le cinéma parle du monde, fait parler le monde, ne se cantonnant ainsi pas à d'initiales visées artistiques. Dans des éléments techniques propres à la grammaire cinématographique, logent effectivement des enjeux idéologiques, forcément arrimés, noués aux inconscients des protagonistes œuvrant à la création d'un film. La façon de poser une caméra pour filmer le réel est un geste politiquement déterminé.

C'est à cet exercice d'analyse que nous nous adonnons dans les fiches cinéma publiées dans **LePasDeCôté**, en tentant de repérer quand et comment le cinéma parle de nous, ou plus exactement, nous parle et nous fait parler. Le cinéma traite de certaines réalités, sans pour autant épuiser le réel.

Sébastien Bertho – mars 2022

Un autre monde – Film de Stéphane Brizé, février 2022

Philippe Lemesle est patron d'une entreprise au sein d'un grand groupe industriel. Il est confronté à une demande de divorce de la part de son épouse qui lui reproche de se consacrer entièrement à son travail. Il est en passe de perdre un équilibre sur le plan familial sans pour autant en trouver un sur le plan professionnel. Dirigeant d'une société, il est exécuteur des basses besognes du groupe en répondant à une injonction qu'il ne peut plus assumer. Il rechigne à mettre en place un énième plan social qu'il juge non pertinent compte tenu de ce que vivent déjà les salariés : dépassements d'horaires, surplus de travail, ajustements coûteux en termes de sécurité.



Est mis ici en exergue le dilemme vécu par un sujet que l'on contraint à mener une action qu'il ne cautionne plus désormais. Les arguments de ses supérieurs hiérarchiques se présentent comme infaillibles : pour que le Groupe continue à vivre – c'est-à-dire à dégager des bénéfices – il faut faire des sacrifices, soit se délester d'agents qui ont contribué à son expansion. Tout le cynisme de l'histoire prend ses racines dans l'invention capitaliste de la « main invisible »¹: les intérêts et actions individuels, guidés par l'intérêt personnel de chacun, entraînent la richesse de tous. On n'hésitera pas à couper des têtes pour que le corps vive. Il s'agit pour Philippe Lemesle d'exécuter un ordre et, par là-même, des

¹ Adam Smith (1723-1790), philosophe théologien et économiste

collaborateurs, au nom du marché qui indique toujours la bonne direction. Le grand patron américain du groupe s'exclame d'ailleurs : « j'ai un patron au-dessus de moi : Wall Street ! ».

Est troublant le fait que les grands managers semblent adhérer - par cynisme, opportunisme et/ou résignation - à ce qui leur est intimé comme étant la solution au problème insoluble de la course concurrentielle, de plus en plus mortifère, au profit. La Cause est pour eux la réussite économique et sociale, la survie de l'entreprise et, par la même occasion, la promotion de ceux qui ne s'embarrassent pas des problèmes de quelques ouvriers et encore moins de ceux de directeurs trop protecteurs envers ces derniers. A quoi collaborent les décideurs et ceux qui les suivent sans opposer de résistance ? Le formatage par les grandes écoles managériales suffit-il à expliquer ces comportements ? Par quoi sont-ils mus pour suivre le modèle économique dominant qui tôt ou tard les écrasera à leur tour ?

Le film ne dit pas d'où vient Philippe Lemesle, de quelle classe sociale il est issu. Sont mis sur le devant de la scène ses affects, des émotions qui témoignent d'un changement dans son rapport au monde, ses valeurs et principes, ses représentations de l'entreprise, des relations hiérarchiques et de la nature de son investissement professionnel.

La mise au clair des idéologies par lesquelles ce sujet singulier est travaillé est utile ici pour décrypter ce qui se passe dans son parcours, ce à quoi il résiste plus ou moins consciemment, de quelle interpellation il est le sujet [Althusser] quand il répond aux ordres qui lui sont donnés ou qu'il s'y oppose, quels sont les ressorts qui le meuvent. Il ne se trouve pas dans un autre monde mais bien dans le seul qui existe et qu'il voudrait changer, un monde que certains veulent pérenniser alors que d'autres questionnent en imaginant une autre manière de penser les rapports au travail, voire d'autres manières de travailler.

Claudine Hourcadet – mars 2022

***Petite nature*, de Samuel Theis**

Expression française à connotation péjorative, indiquant une faible constitution physique, une personne fragile, à qui la force fait défaut.

Johnny est un jeune garçon, à l'allure androgyne, vivant avec sa mère, son frère et sa sœur, dans l'est prolétarien de la France. A première vue, la *petite nature* c'est lui. Élève peu loquace, jeune de banlieue peu enclin à l'affrontement physique (sa mère lui martelant qu'il se doit de devenir fort et ne pas se laisser faire), les premières minutes du film laissent supposer, titre aidant, un garçon malmené, fragile. Impression qui repose sur des archétypes qui existent largement au-delà du cinéma, quant à la présumée innocence et fragilité de l'enfance - qui plus est évoluant au sein de dynamiques éducatives qui correspondent peu aux *guides de bonne parentalité* : mère peu présente au domicile, père absent, enfants qui assurent eux-mêmes leur intendance quotidienne (se nourrir, se laver, s'habiller, se rendre à l'école), précarité économique... Le film pose néanmoins un regard subtil et nuancé sur ces éléments, qu'il ne s'empresse pas de considérer comme des failles, carences ou autres dysfonctionnements. Les modèles éducatifs auxquels semble se référer cette mère ne sont pas sans insuffler, à leur manière, des opportunités en matière de liberté à ses enfants, et permettre au personnage principal de se forger ses propres outils pour se repérer dans le monde.

C'est donc le postulat de fragilité du personnage que le film interroge : Johnny est-il, vraiment, uniquement, une petite nature ? Si fragilité il y a, dans ce film, peut-être ne loge-t-elle pas là où on le pense. Car la force du désir de cet enfant va interroger la solidité de certaines représentations, les places occupées par les supposés adultes autour de lui (mère, prof, femme du prof, directrice...).

Lors d'une scène clef du film, c'est le désir charnel de Johnny qui viendra jeter le trouble sur les contours de ce qui est acceptable ou non, dans le champ plus ou moins normé de la sexualité entre un adulte et un enfant. Avant d'être violemment rappelé à l'ordre (interpellé en sujet *mal* désirant) par certaines idéologies sexuelles ici incarnées par son professeur, la scène va laisser cheminer, sans les juger, les hésitations initiales de l'expression d'un émoi, vers un érotisme et une lascivité ouvertement assumée par



ce jeune. Le (pas si) simple fait de laisser s'exprimer ce trouble, dans cette touchante maladresse, constitue un réel parti pris artistique et idéologique, à propos de la force, l'authenticité du désir de ce jeune, ici réellement pris au sérieux.

Johnny bouscule les cadres et les places, et interroge les déterminismes à l'œuvre ("*Maman, je ne veux pas avoir un boulot de merde comme toi*", exprime-t-il à sa mère, avec calme, lucidité), et c'est probablement là sa force. Cette opiniâtreté pourrait bien s'avérer un point d'appui dans son existence, qu'il ne faudrait surtout pas abîmer.

Sébastien Bertho – mars 2022

XXVI^e Journées d'Etude et de Formation Pratiques Sociales

« Au risque de la protection des enfanceS »

14 – 15 – 16 novembre 2022 à Paris 13^{eme}

état de la question et perspectives
séances plénières – échanges – analyses d'expériences

ATELIERS CLINIQUES AVANT ET APRES CES JOURNEES
pratiques-sociales@gmail.com téléphone 06 45 90 67 61
programme et inscriptions : www.pratiques-sociales.org



Agenda 2022 - Manifestations ouvertes à toute personne intéressée

Mercredi 30 mars : Réunion du groupe Enjeux Formations – de 18h00 à 20h00 - Inscription nécessaire pour l'envoi du lien de connexion.

Judi 21 avril de 18h15 à 20h00 : Conversation XVIII - Echanges via Zoom - « Quels féminismes ? 2^{ème} partie » avec Saül Karsz (philosophe sociologue). Inscription nécessaire pour l'envoi du lien de connexion.

Samedi et dimanche 18 et 19 juin : Séminaire de travail et réunion du CA, participation possible en présentiel et via Zoom. Inscription nécessaire pour l'envoi du lien de connexion. Préparation des Journées 2022 « **Aux risques de la protection des enfanceS** ».

Pour toutes ces activités, renseignements et inscriptions au secrétariat : Tél. (33) 06 45 90 67 61 - mail : pratiques.sociales@gmail.com - site : www.pratiques-sociales.org

Production de ce numéro : S. Bertho, M. Carlotti, S. Karsz, J. Pouliquen, B. Riera

LePasDeCôté bulletin numérique du **Réseau Pratiques Sociales** : formes et contenus soumis à vos critiques et propositions, cher-e lecteur-trice.

Abonnement gratuit à partir du site

www.pratiques-sociales.org / Secrétariat 06 45 90 67 61 - info@pratiques-sociales.org

